

rant de ce prétendu enthousiaste de la tour d'ivoire qui écrivait la phrase que j'ai placée en tête de ces pages ?

« De la foule à nous, aucun lien : tant pis pour la foule ; tant pis pour nous surtout. »

Comment n'a-t-on pas compris le désir profond, la nostalgie incurable d'une communauté d'esprit et de cœur entre l'artiste et la société, que trahit ce passage :

« Aux époques où tout lien commun est brisé et où la Société n'est qu'un vaste banditisme plus ou moins bien organisé, quand les intérêts de la chair et de l'esprit, comme des loups, se retirent les uns des autres et hurlent à l'écart, il faut donc comme tout le monde se faire un égoïsme (plus beau seulement) et vivre dans sa tanière. »

Nous voici loin, en tout cas, de la tour d'ivoire « fraîche et joyeuse » choisie de gaité de cœur et complaisamment habitée depuis Flaubert, par tant de méchants écrivains et de petits jeunes gens !

Bien d'autres pages encore sont, à cet égard, significatives. Je pense à celle où il évoque, vingt-cinq ans avant Nietzsche, et avec la même admiration, l'art grec qui « était la constitution radicale de tout un peuple, de toute une race » ; à celle où il écrit que « les affaires d'Orient l'inquiètent » et où, envisageant une révolte en masse de l'Islam, qui amènerait tous les Bédouins d'Asie à Constantinople, il s'écrie :

« Vois-tu les Russes bousculés, et cet Empire crevant d'un coup de lance comme un ballon gonflé. O Europe ! quel émetique je te souhaite. »

A-t-on réfléchi enfin que Flaubert ne laissait pas que d'être gêné par ses rentes, ces fameuses rentes qui le gardèrent des compromissions ignobles de la vie sociale moderne et sans lesquelles, jeté dans la mêlée, il eût peut-être été avec sa grande gueule et sa furieuse révolte, plus âpre et plus terrible qu'un Vallès ?

Comment ne pas être touché par le passage suivant :

« La tour d'ivoire — la tour d'ivoire ! et le nez vers les étoiles ! Cela m'est bien facile à dire, n'est-ce pas ? Aussi dans ces questions-là, j'ose à peine parler, on peut me répondre : « Ah ! vous, vous avez vos petits revenus, mon gros bonhomme, et n'avez besoin de personne. Je le sais, et j'admire ceux qui valent autant que moi et mieux que moi » et qui souffrent et sur qui on piétine, il y a des jours où l'idée de tout ce mal qui s'attaque aux bons m'exaspère. »

Est-ce là le langage du reclus desséché par la littérature qu'on s'est plu si souvent à nous évoquer ?

Croit-on enfin, que, comme tous les romantiques, Flaubert se fût échappé, en esprit vers l'Orient (Chine, Egypte, etc...) et dans le passé historique (*Salammbô*), s'il se fût senti à l'aise dans sa tour d'ivoire où la bêtise et la canaillerie de la société où il vivait, le retenait bloqué ?

Il est encore un point sur lequel je voudrais insister. C'est la réputation du socialisme, explicitement prononcée dans la *Correspondance*.

Idéaliste s'il en fût, Flaubert imputait à crime, au socialisme, son défaut d'idéal, son « culte du ventre ». La recherche du bonheur, la proscription de toute souffrance, professées par la généralité des socialistes, lui répugnaient. Ne dit-il pas quelques part, de tout son atavisme chrétien : « La dimension d'une âme peut se mesurer à sa souffrance. »

Il méprisait trop la bassesse du bourgeois, platement jouisseur, pour ne pas se cabrer devant l'utilitarisme, devant la recherche du bonheur sur un plan matériel, partout où ces déviations se présentaient à lui. Le droit au bien-être considéré en soi, comme bonheur, cette revendication qui est comme l'antienne de tous les opprimés, de tous ceux qui vivent dans une considération absolument ou relativement misérable, choquait cet homme qui clamait qu'on ne peut vivre sans religion (et par religion il entendait tout idéal).

Il redoutait aussi le nivellement, le règne absolu de la mé-

diocrité qu'il pensait résulter de l'avènement du socialisme.

Son erreur est commune. Elle se perpétue de nos jours et concourt au maintien du malentendu qui écarte si fréquemment des idées révolutionnaires, nombre de jeunes intellectuels. Au reste, le socialisme, par le ton qu'il donne souvent à sa propagande, par les promesses qu'il fait, par les espoirs qu'il formule, n'y prête que trop. L'embourgeoisement général, résultant de l'avènement, même harmonisé, d'appétits leurrés et brimés dans la société capitaliste, et que des idéalistes dénués de philosophie historique sont trop enclins à tenir pour la fin suprême du marxisme, n'est cependant qu'un mythe.

Quel que soit, en effet, le matérialisme des fins que l'on se propose, la poursuite de ces fins, quand elle implique — et c'est le cas du marxisme — une lutte sévère et acharnée, exige des gens soi-disant intéressés qui les poursuivent, la pratique quotidienne de l'idéalisme. La probité, l'esprit de sacrifice poussé presque à l'héroïsme qui caractérisent le révolutionnaire sincère, prendront le pas en lui sur les aspirations matérielles, d'ailleurs légitimes ou, au pire, excusables. Autrement, et c'est une loi de l'histoire, celles-ci ne se réaliseraient jamais.

Il est un fait que l'idéalisme et le matérialisme, l'aspiration idéale et l'appétit personnel se consomment et se consumeront toujours indissolublement, dans les grandes entreprises humaines. La révolution chrétienne elle-même n'a pas échappé à cette nécessité. Les chrétiens aimèrent leurs prochains et partirent aux Croisades, beaucoup pour assurer le salut de leur âme et accéder aux félicités éternelles. Qu'importe donc que les fins poursuivies soient matérialistes, si les moyens employés à cette poursuite ressortissent à l'idéalisme ? Ces fins atteintes, l'idéalisme subsistera fatalement, tout au moins durant plusieurs générations. Et cela seul est capital.

Flaubert, évoluant dans l'absolu, dans l'esprit pur (comme dit Vigny), ne s'en rendait pas compte. Et nul d'ailleurs parmi les socialistes ne le détrompa.

L'autre raison qui tint Flaubert éloigné du socialisme, c'est qu'il voyait en cette doctrine l'abolition de toute hiérarchie, ce trop connu nivellement par en bas, que les intellectuels contemporains nous opposent chaque jour.

Comprenons-le : étant donné l'imprécision de la doctrine socialiste à l'époque de Flaubert, cette erreur ne l'est plus aujourd'hui. Egalitaire, le marxisme, certes, l'est encore, mais uniquement dans sa volonté de donner même à chacun, la possibilité de se réaliser, d'affirmer sa valeur. Cette valeur variera puisque les individus sont plus ou moins bien doués, et une hiérarchie se reconstituera, réelle et féconde, puisque tirant sa raison de l'efficacité du travail fourni ; que ce travail soit manuel ou qu'il soit intellectuel.

Flaubert ne pouvait guère comprendre que le socialisme partait à la recherche de valeurs nouvelles, dans une société où l'argent commençait à jeter bas toutes les valeurs. Flaubert, en outre, n'avait pas connu la misère. Et c'était une raison de plus pour qu'il confondit socialisme et démocratie.

L'exiguité de cette étude m'empêche de traiter du drame littéraire de Flaubert, lequel tient tout entier dans le principe de la contradiction non résolue. J'ai préféré, en effet, essayer sommairement de situer l'homme dans son temps, de montrer le pourquoi de son attitude et comment il participa de la grande souffrance des artistes véritables en régime bourgeois, ce régime qui couve amoureusement la décadence spirituelle du modernisme au lieu d'y apporter remède.

Pour être traité à fond et sous ses multiples aspects, le « cas Flaubert », typique au point de vue historique, et esthétique, exigerait un volume.

Laissons donc les bourgeois célébrer le centenaire de Flaubert. Rions fort du spectacle et n'oublions pas que les révolutionnaires ne dépasseront pas en fureur les invectives dont l'auteur de *Madame Bovary* frappa cette société dont ils ont juré la perte.

Ah ! s'il est vrai comme l'a dit Lounatcharsky que « celui qui est contre la bourgeoisie est avec nous », comme Gustave Flaubert fut des nôtres !

# Lectures et Débats

## Revue Etrangères

Par Léon BAZALGETTE

En quoi nous intéresseraient-elles si elles ne contenaient rien qui ne nous fût étranger ? C'est malheureusement le cas dans la plus forte proportion.

Voici devant moi un lot de revues étrangères, tout un peuple multinuancé dans les gris, les bleus ternes, les bistres, les verdâtres et les blancs, farci des éléments les plus hétérogènes, mais en majorité neutres. Si je ne vais pas vers elles en érudit, à l'affût de tout ce qui s'imprime dans le monde sur une certaine question, en spécialiste tenu d'être exactement informé de ce qui se pense à l'intérieur d'un des compartiments de la planète ; — si, par exemple, je m'adresse à elles en simple Européen d'aujourd'hui avide de reconnaître les pensées et les émotions de ses frères, leurs douleurs et leurs conquêtes, leurs exaltations, leurs défaites, où trouverai-je de quoi contenter mon désir ? En si peu d'endroits, et bien maigrement. Je trouverai force nouvelles de chef-lieu, force petites histoires d'intérêt cantonal, force savantes machines ou histoires badines et charmantes ; mais rien ou presque rien de ce qu'attend un citoyen de la grande métropole innommée où vivent idéalement les hors-patrie.

Peut-être me distrairont-elles un moment, toutes ces belles choses, m'instruiront-elles, même. Je suis loin de les mépriser. Elles sont à merveille, pour les abonnés de ces revues. Mais ce n'est pas ce que je demande. Je suis plus exigeant que les abonnés. Il me faudrait un certain petit quelque chose que je ne trouve point à leurs somnambules.

Dans le monde des revues, en chaque pays, le régime des castes est toujours en vigueur. Invariablement vous trouverez, au sommet de leur hiérarchie, les graves revues orthodoxes, d'une respectabilité à toute épreuve, où opèrent la Haute Diplomatie, la Haute Politique, la Haute Université, la Haute Finance, la Haute Eglise, la Haute Armée, parfois même la Haute Littérature, toujours accompagnées de leur indispensable collaboratrice, la Haute Hypocrisie. De ces publications massives, savamment ordonnées pour la défense des intérêts qui les portent, vous savez ce que vous avez à attendre. Votre curiosité le négligera, au seul aspect de leur couverture. Un échelon plus bas il en est d'autres, d'allure plus libre, mais trop souvent imprégnées d'une aussi sinistre imposture. Il y a les revues dites « avancées » et qui ne marquent leur avance qu'en annexant une nouvelle province du mensonge. Il y a aussi les revues « jeunes », ou l'on combat en tirailleurs, bafoue les bonzes, outrage les idoles et déblaie

le chemin pour la venue des dieux nouveaux. Ces dernières sont les seules que vous auriez envie de suivre, parce que fraîches et osées, vivantes et généreuses et sans abonnés. Vous ne les voyez pas assez souvent d'ailleurs ; elles sont à faible tirage, elles sont pauvres, et les bibliothèques, les salles de lecture, les cercles les ignorent.

Mais toutes, de la plus lourde à la plus mince, combien vides, ordinairement, de cette qualité que vous cherchez : la qualité européenne, celle de l'esprit qui embrasse avec amour et pénétration les divers paysages, l'esprit qui dit son fait aux puissances du mal, au pouvoir établi, l'esprit révolutionnaire... Je me rappelle avoir eu tant de fois en parcourant l'index des revues du monde entier que publiait naguère la *Review of Reviews* de W. T. Stead, l'impression de traverser un désert.

\*\*\*

Alors, puisqu'il faut tant d'appuis à travers l'Europe et le Monde, pour le mensonge et la bêtise sinistre et le crime admis, portant l'estampille officielle, — tant de hautes forteresses bétonnées et de fortins, et de batteries et d'ouvrages, avec des arsenaux immenses où l'on travaille nuit et jour, et des parcs, magasins, approvisionnements inépuisables, — comment ceux que cette force menace et qui n'auront de cesse qu'au jour où ils l'auront réduite au silence, n'arriveraient-ils pas à bâtir ça et là leurs maisons de vérité, maisons de franchise, de fière indépendance, maisons communes et communales où se grouperaient ces forces éparses, contre l'omnipotente force en bloc ? Maisons à modestes façades, assurément, car bien peu nombreux sont les bâtisseurs, pauvres de deniers, environnés d'obstacles de toute sorte. Quelle œuvre à tenter, néanmoins, en plein territoire ennemi, et comme il semblerait que ne dussent pas manquer, pour s'y vouer les bonnes volontés, les audaces, les ressources fraternelles !

Je veux dire que devraient exister, en chaque province du monde, une ou plusieurs revues internationales et militantes où la voix claire d'Europe, à peine entendue ça et là si faiblement, pourrait, saurait s'imposer. Les éléments ne font pas défaut, mais la volonté nette qui les lierait en un faisceau, multiplierait, amplifierait ces énergies disséminées. Chacune de ces revues devrait être en une seule langue, et elles devraient entre elles toutes nouer les liens les plus solides — former comme une libre fédération au milieu de la muflerie mondiale confédérée.